

Les zizelettes et le boudin

Autor(en): **Ozaire, Pierre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 47

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218345>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

me assez élevée et formèrent ainsi le capital qui assure l'existence de la bibliothèque.

Mais les fondateurs ne bornèrent pas là leur activité; ils ne se contentèrent pas de réunir un capital, ils voulurent fonder la bibliothèque de toutes pièces et prirent dans leurs bibliothèques particulières les ouvrages qui constituèrent le noyau de l'institution naissante. C'est à cette générosité, ainsi qu'à celle d'autres bienfaiteurs du siècle passé, que la bibliothèque doit un grand nombre d'in-folios et d'in-quartos des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, sortis des meilleures presses de la Suisse, de Paris et des Pays-Bas, entre autres une des très rares bibles d'Olivétan qui existent encore, imprimée en 1535, une bible hébraïque, de l'imprimerie Robert Etienne, Paris, 1543, trois ouvrages imprimés à Morges en 1581 et 1583 et un grand nombre d'éditions des classiques latins et grecs.

Les membres de la bibliothèque forment trois classes. Les descendants des fondateurs, portant leurs noms, sont membres de I^{re} classe et transmettent leurs droits de génération en génération; les filles des membres de I^{re} classe sont membres de II^{me} classe; leurs enfants sont de III^{me} classe, paient 10 batz, soit 1 fr. 50 s'ils veulent jouir de la bibliothèque et leurs droits s'éteignent avec eux.

Les fondateurs étaient au nombre de 138; parmi eux on trouve les familles de Beausobre, Berguer, Blanchenay, Boand, Bolens, Brière, Buvelot, Cart, Charrière de Sévery, Conte, Crinsoz, Dappies, de La Harpe, Desaussure, Dellient, Devenoge, Delessert, Dumont, Exchaquet, Favre, Foltz, Forel, Gaudin, Glaire, Grand, Grivel, Guex, de Goumoëns, Hofer, Jain, Mandrot, Mayor, Demartine, Demestral, Huc-Mazelet, Monod, Mousson, Muret, Nicati, Pache, Panchaud, Pelichet, Régis, Rolaz, Schöpfer, Selon, de Senarclens, Solier, Tardy, Tissot, Vincent, Vionnet, Warnery, de Watteville. D'autres noms vinrent s'y ajouter par la suite. Certaines de ces familles sont éteintes; les autres comptent encore heureusement un grand nombre de représentants parmi nous.

Voltaire, qui habitait à Fernex, fut aussi un des fondateurs et donna à la bibliothèque son portrait, qui est un des meilleurs qui existent de lui.

En 1823, lorsque la ville de Morges construisait l'ancien Casino, l'Hôtel des Postes actuel, la bibliothèque lui donna 6000 francs anciens pour avoir le droit d'occuper le second étage, où elle est restée depuis lors.

La bibliothèque compte environ 20,000 volumes, soit 464 in-folios, 1183 in-quartos, le reste de formats plus petits. Le nombre des livres s'accroît chaque année par les achats faits par le comité, qui, tout en se procurant les ouvrages du jour désirés par les membres et les abonnés, n'oublie pas qu'un des buts de la bibliothèque est l'achat d'ouvrages de valeur sur les arts, les lettres, les voyages, l'histoire qu'on n'achète pas facilement à cause de leur prix élevé et qu'on aime à pouvoir consulter à l'occasion.

C'est ainsi que la bibliothèque contribue au développement intellectuel de la ville et répond aux intentions de ses fondateurs en fournissant à ses lecteurs et lectrices un grand choix d'ouvrages attrayants et instructifs qui leur permettent de se tenir au courant des publications littéraires.

IL NE FAUT PAS CONFONDRE

Un élève du Gros de Vaud, des plus estimés et des plus intelligents, devait se rendre il y a quelque temps à Thoun pour un marché-concours de bétail. Ne connaissant pas très bien la ville — il a fait son service dans la cavalerie — et ne sachant qu'imparfaitement la langue allemande, il se fit conseiller par un de ses amis, familiarisé avec la ville oberlandaise, un hôtel répondant à ses goûts. On lui conseilla de descendre au « Freienhof », c'est du reste là que devaient loger tous les Vaudois se rendant à Thoun, à cette occasion, mais il fallait retenir une chambre à l'avance, car les hôtels sont bon-

dés les jours de marché-concours. Notre élève prit bonne note de la chose, mais au moment d'écrire la carte, pour retenir sa chambre, la mémoire lui fit défaut; il se rappelait bien qu'il y avait du «...hof» par là dedans, mais c'était le reste... Il s'avisait alors de consulter un indicateur et son regard tomba sur le mot « Friedhof » *) auquel il s'arrêta. Il demanda donc à cette adresse qu'on voulût bien lui retenir une chambre pour la date indiquée. La carte arriva à destination. Tout finit par s'expliquer après quelques coups de téléphone en arrivant à Thoun et on peut facilement juger des quelques moments de gaieté passés par les témoins de la chose.

*) le Cimetière.

L'ACADÉMIE DES VAUDOIS

On lit dans l'*Opinion*, journal parisien de la semaine :

On ne soupçonne pas à quel point le dictionnaire de l'Académie intéresse les Suisses.

Au mot « lac », ce dictionnaire, jusqu'à sa dernière édition, qui est de 1878, donnait ces exemples : « le lac de Genève, le lac de Constance, le lac de Côme », etc.

L'Académie devant arriver bientôt à la révision du mot lac, une petite correction a été faite, qui n'a l'air de rien, et qui cache toute une histoire.

La commission du dictionnaire propose de remplacer « lac de Genève » par « lac Léman ». Mais, direz-vous, lac de Genève et lac Léman, c'est blanc bonnet et bonnet blanc.

Pour nous, oui, certes. Non pour les Suisses.

Le canton de Vaud s'étend sur toute la partie septentrionale du lac, tandis que le canton de Genève n'y est tangent que vers sa pointe occidentale.

Or, l'antagonisme entre Vaudois et Genevois est aigu (pas si aigu que cela ! « Réd. ») et tandis que ceux-ci donnent au lac le nom de leur ville, ceux-là ne veulent connaître que le lac Léman.

C'est donc à ces derniers que la prochaine édition du dictionnaire de l'Académie donnerait raison.

Notons que le comte d'Haussonville est membre de la commission du dictionnaire, et que son château de Coppet est sur le canton de Vaud.

AH ! QUEL PLAISIR D'ÊTRE VAUDOIS !

« Ah ! quel plaisir d'être soldat ! » chante Georges Brown, dans l'opéra de Boieldieu, la « Dame Blanche ». Nous, nous chantons : « Ah ! quel plaisir d'être Vaudois ! » Pourquoi ? demandez-vous. Eh ! bien, parce que... parce que nous aurions pu tomber plus mal. Avouez, en effet, que c'est un privilège que de naître dans ce canton de Vaud si beau, au bord du bleu Léman, dont un poète de chez nous a dit : « Quand on est né sur ce rivage, sur ce rivage, on veut mourir. » Et un autre poète, de chez nous aussi, a exprimé le même sentiment, en disant : « O bleu Léman, toujours, grand, toujours beau, que sur ta rive au moins j'aie un tombeau ! »

Mais en somme tout cela n'est pas gai. Ce n'est pas seulement, ni surtout, pour y mourir, qu'on est né sur les bords du Léman et qu'on l'aime. Il faut y vivre tout d'abord; c'est plus agréable et c'est aussi le meilleur moyen de l'apprécier.

« Ah ! quel plaisir d'être Vaudois ! » Parce que le Vaudois est bon enfant, il ne ferait pas de mal à une mouche. On lui reproche de n'être jamais pressé. Pressé !... Mais à quoi bon ? L'existence fiévreuse qu'on vit ailleurs ne lui dit rien. Il a le sentiment très net qu'elle n'accélère pas la marche de notre planète et ne fait pas avancer d'un tour de roue le char du progrès.

Le Vaudois fait comme le soleil : il se lève le matin et se couche le soir, quelquefois un peu tard. Il trouve alors que les nuits sont bien courtes et se croit à l'Equateur. Mais il est tout content de se retrouver, en fin de compte, sur le plancher des vaches de son cher can-

ton.

Le Vaudois ne s'emballa pas souvent. Il attend, il considère, il compare et ne prend une décision qu'après mûre réflexion. Quelquefois alors, cet excès de prudence lui fait manquer le coche. Il s'en console encore assez facilement. « Ce sera pour une autre fois », dit-il. « Allons boire un verre ! » C'est la conclusion naturelle du bon Vaudois. D'aucun lui en font un grief. Ils ont bien tort, croyons-nous. Ça pourrait finir plus mal.

Le Vaudois est peut-être un peu cocardier : c'est amusant. A coup sûr, il n'est pas vantard, ce qui est agaçant.

Enfin, quoi, les Vaudois, s'ils n'ont pas, dans l'ensemble, des qualités exceptionnelles, — ils comptent pourtant un nombre respectable de vedettes, — ils n'ont pas non plus de grands et graves défauts. Et ils ont beaucoup de bon, croyez-nous en.

Ah ! quel plaisir d'être Vaudois. Il n'y en a point comme nous.

J. M.

LES ZIZELETTES ET LE BOUDIN

À lire ce titre, vous allez sûrement penser à une fable de La Fontaine ; or il ne s'agit pas d'une fable mais d'une histoire authentique dont les Zizelettes de Lausanne sont les héros.

Chaque jeudi, dans leur nid douillet de la Place Chauderon, ces bonnes petites zizelettes se rencontrent pour gazouiller un moment en buvant une goutte de rosée d'octobre.

Or jeudi dernier, quelques-unes des plus assidues à ces rendez-vous, avaient organisé un super-boudin aux pommes ! Une vieille zizelette, Henri des Bains, toute dévouée à la cause s'était chargée de fournir le boudin, un boudin de sa confection, assaisonné dans toutes les règles de l'art ; pour le reste, l'aimable cantinière avait carte blanche.

A 7 heures, le Mérinos, président de la docte confrérie arrive le premier au rendez-vous ; gracieux sourire du cordon-bleu qui déclare que tout est prêt ; la table est mise, les pommes sont cuites, mais, le boudin n'est pas encore arrivé ! Oh ! il ne va pas tarder, du reste il n'y a rien qui brûle, on va prendre un petit apéritif en attendant le boudin d'abord et ces Messieurs qui ont l'air de connaître le quart d'heure lausannois.

Enfin, voici Tisane, le caissier, Pinlu l'ad-joint, Wagner (prononcez Waguener) directeur des dièzes et bémols, mais point d'Henri ni de boudin ! On prend un verre, en riant de l'aventure ; Loyon arrive, puis Jobaine, mais pas le boudin ! On boit encore un verre, on sourit, la cantinière sourit, la petite sœur sourit aussi, mais toujours point de boudin !

Wagner et Jobaine s'impatientent ; ils n'ont rien mangé depuis deux jours pour être en bonne forme ! Le Mérinos commence à la trouver mauvaise et Tisane part en éclaircisseur ; tant pis s'il ne trouve pas Henri pourvu qu'il rencontre au moins le boudin ! Le seul qui ne s'impatiente pas, c'est Loyon, et pour cause, il est au régime et n'est venu que pour tenir compagnie aux convives.

Au bout d'un bon quart d'heure, Tisane revient en se tenant les côtes ; il a rencontré, par hasard, l'ami Henri qui déambulait tranquillement par la ville le cœur léger et l'air absolument dégaï ! Le dialogue suivant avait eu lieu :

— Dis donc, Henri, et la combine ?

— Quelle combine ?

— La soirée-boudin, parbleu !

— Oh, il n'y a rien de fait pour ce soir ; je n'ai point pu avoir de sang pour faire le boudin ; je voulais justement passer vers 9 heures au cercle pour vous le dire, ce n'est pas perdu, ce sera pour une autre fois !

— Mais les pommes sont cuites, la table est mise !

— Ils n'auraient pas dû les cuire !

— En tout cas, viens sans boudin, mais viens, on t'attend pour manger les pommes, et sans faute !

Entendu, dans vingt minutes j'y serai !

Voyez-vous les têtes de la bande quand Tisane leur raconta cela ! Je crois bien qu'on les entendait rire depuis Morges ! In petto, Henri des Bains fut baptisé « Boudin » et je vous laisse à juger de l'ovation qui salua son entrée !

Entre temps de succulentes saucisses aux choux et au foie avaient été mises à la marmite, les pommes servaient de dessert et je vous laisse à penser que la soirée ne fut pas triste. Quant à Boudin, pensez-vous qu'il a entendu quelque chose ? En tout cas il a mangé sa large part de pommes ; il les aime tant ; il aime aussi le café bien sucré ; quant à Jobaine, il préfère la saucisse !

S'il n'y a pas lieu de féliciter Henri pour son Boudin, il ne faut, paraît-il, pas ménager les compliments à la sympathique cantinière qui s'est distinguée sous tous les rapports pour régaler les zizelettes.

Morale : Il ne faut pas vendre le boudin avant de l'avoir fabriqué.

26 octobre 1923. *Pierre Ozaire.*

Du tac au tac. — Un mauvais plaisant posa l'autre jour à une dame, en société, la question suivante :

— Quelle différence y a-t-il entre une femme et une glace ?

La dame chercha longtemps et finit par avouer qu'elle ne pouvait trouver la réponse.

— C'est, répliqua l'agresseur, qu'une femme parle sans réfléchir, et qu'une glace réfléchit sans parler.

— A mon tour, dit la dame. Sauriez-vous me dire, monsieur, quelle différence y a-t-il entre un homme et une glace ?

— Madame, je ne devine pas.

— Eh bien, c'est qu'une glace est polie et qu'un homme ne l'est pas toujours.



LE PÈRE SAMSON

VIII

On fit entrer l'ouvrier ambulant, qui ne laissait pas, malgré le plaisir qu'il en éprouvait, de faire quelques difficultés avant de s'asseoir à la table de la famille.

— Mais... n'êtes-vous pas le fils du père Samson ? demanda Auguste, le fils. Il me semble que j'ai acheté un couteau de vous à la foire de St. Denis.

— Eh oui ! comment va-t-il, ce vieux père Samson ? Ça m'étonnait, de ne plus le voir, lui, aussi régulier que les quatre saisons, ajouta le père.

— Pourquoi ne pas dire tout de suite que vous étiez le jeune Samson ? dit la mère.

Décidément le père Samson était fort connu et fort estimé de ces braves gens, car le remouleur se trouva tout à coup sur un pied d'intimité tel qu'il aurait pu le désirer, s'il eût fréquenté la maison depuis trois semaines.

Le paysan est d'autant plus tenace dans ses souvenirs qu'il est en contact avec moins de monde. Il est rare qu'il oublie un bon ou un mauvais procédé même à un intervalle de plusieurs années. Il n'aime pas les inconnus, parce qu'il déteste la gêne. Aussi se hâte-t-il de la déposer dès que le moindre prétexte se présente.

Cela explique pourquoi le fils de Samson, lorsque après le dîner il chargea sur ses épaules sa meule et son bagage pour continuer sa tournée, fut accompagné des vœux de toute la famille, ni plus ni moins qu'une ancienne connaissance.

Un paysan.

Le personnage que nous avons entrevu dans le chapitre précédent, le père de Thérèse et de Pauline, était un des types de cette classe si laborieuse et si utile que la démocratie moderne et les économistes ont baptisée du nom d'« agriculteurs », comme si le titre d'« hommes du pays » n'en disait pas dix fois davantage.

Son père était un propriétaire aisé, mais doué d'une nombreuse famille, ce qui avait singulière-

ment réduit la part de chaque héritier. Poussé par l'amour irrésistible de la propriété, qui est le fond caractéristique de tout paysan, notre homme n'eut dès lors plus qu'une pensée. Ce but de sa vie, cet idéal, si l'on veut, c'était un domaine. En vertu de l'axiome populaire que la meilleure journée se faisait souvent en une nuit, il réussit à épouser une somme assez ronde, puis une femme dévouée et laborieuse. Ce qui, pour les uns, n'est que la couronne de l'édifice, en était pour lui la base. Que voulez-vous ? Il n'en savait pas davantage. Comme le Hans Joggi de Gotthelf, il acheta donc un domaine sur lequel il y avait, comme disent les agents d'affaires, beaucoup à faire. En effet, il dut rebâtir la ferme presque en entier, il dut extirper, défricher, labourer, enfin arroser ce sol appauvri d'autant de gouttes de sueur qu'ils purent en produire, sa femme et lui. C'est que d'abord il fallait vivre, et puis il y avait des intérêts à payer, car on pense bien qu'il n'avait pu payer le domaine au comptant. Enfin les choses se mirent à marcher tout doucement ; seulement le pauvre diable n'engraissait guère. Mais, à vrai dire, il s'en consolait facilement. Un paysan avec de l'embonpoint, c'est si rare !

Les années s'écoulaient ainsi, tantôt bonnes, tantôt mauvaises, mais toujours laborieuses. Avec les années vinrent les enfants. Ceci réveilla l'appétit mal apaisé du paysan. Trois enfants pour un domaine si étroit ! Quelle sera la part de chacun ? De la terre ! de la terre ! criait le brave homme dans le délire de ses rêves.

On avait quelques économies, on vendit quelques pièces de bétail au comptant, qu'on remplaça par d'autres, achetées à crédit, on obtint un surris pour les intérêts échus : par ces procédés le domaine s'arrondit, mais ma foi ! les dettes aussi. Le paysan croyait que tout allait pour le mieux. Il comptait sa fortune par chars de blé et de fourrage. Sa femme ne voyait que le linge qui emplissait peu à peu les armoires, et pourvu qu'il y eût des pores à l'étable, des poules autour de la maison, des pommes de terre à la cave et une « chaîne » de toile dans le « clos » quand venait le printemps, elle s'estimait heureuse. Thérèse filait de la laine et tricotait des bas, Pauline cousait des chemises et des robes, Auguste élevait des moutons et des poulains ; nul ne comptait sur le quart d'heure de l'échéance. Il finit pourtant par arriver. Terrible quart d'heure !

Ce n'est pas que le paysan eût essuyé des pertes ou que le domaine ne rapportât pas son intérêt, mais la terre nouvellement acquise absorbait tous les profits et même au-delà, de sorte que le brave homme n'avait rien pour faire face aux nombreux paiements qui allaient échoir, rien que son fourrage et son bétail, dont la vente ne ferait que retarder la crise en l'aggravant, car son bétail, c'était son seul capital. Encore, si les créanciers ne lui étaient pas tombés sur le corps tous à la fois ! Mais les créanciers sont comme les corbeaux ; ils flairent de loin et ils s'attirent l'un l'autre. Quand un homme est menacé, il circule autour de lui quelque chose de vague, d'insaisissable, qui échappe à la perception ordinaire, mais auquel l'homme d'argent ne se méprend pas. Il arrive alors, le Code à la place du cœur, et malheur à la victime !

Le paysan ne pouvait échapper à sa ruine présente ou prochaine que par un emprunt à longue échéance. Or dans ce moment les capitaux étaient rares, les conditions inabornables pour lui : on ne prêtait que sur hypothèque en premier rang et de double valeur. Il n'y fallait pas songer, et pourtant l'investiture s'avancait menaçante à l'horizon. L'investiture ! Que deviendrait alors les économies, les engrais, les sœurs absorbées par ce malheureux terrain ? Où seraient les belles espérances qui reposaient sur la verdure de ces prés et la luxuriante végétation de ces champs ? L'investiture ! Imaginez-vous le peintre auquel le marchand vient enlever son œuvre parce qu'il ne peut payer ses couleurs ? son œuvre de quatre ou cinq ans, qu'il n'a pas même le droit de signer !

L'aspect de la maison avait bien changé depuis le jour où le remouleur y avait reçu l'hospitalité. Il est vrai qu'en une année il se passe bien des choses ! Thérèse et Pauline étaient toujours jeunes et jolies, mais la gaieté s'était envolée avec les dernières feuilles de l'automne ; le serin ne chantait plus ; la garde-robe avait cessé de reluire ; seule l'horloge continuait son impassible mouvement, image fidèle du va-et-vient des choses humaines.

La nuit venait de tomber. Les deux jeunes filles travaillaient près de la table à la lueur d'une chandelle. La mère épluchait des fèves sur le banc du fourneau. Auguste était encore à la fruiterie, où il était allé porter le lait, et le père était absent depuis le matin. Il s'était rendu à la ville, et on l'attendait à chaque instant. Tout était silencieux dans l'appartement. Personne n'avait envie de causer ;

mais la mère tressaillait chaque fois qu'un bruit de pas se faisait entendre dans la rue.

— Il fait bien longtemps ! se disait-elle. Si seulement il apporte de bonnes nouvelles ! mon Dieu ! Et elle soupirait.

Ce fut Auguste qui rentra le premier.

— Il n'est pas revenu ? demanda-t-il.

— Non ! ça ne présage rien de bon.

Une longue pause s'ensuivit, jusqu'à ce qu'un pas bien connu retentit enfin devant la porte. C'était lui.

(A suivre.)

P. Sciobéret.

ON RAFFINE

Dans « Comedia », M. Jules Vera remarque que depuis quelque temps, le langage est devenu d'une insupportable préciosité, et il le regrette.

Les chaleurs sèches que nous subissons dans notre beau Midi ont certainement des effets déplorables. Elles compromettent notamment, et M. Chéron n'a pas l'air de s'en préoccuper, la récolte des escargots, qui ne sortent, on le sait, que par temps humide. La seule chose qui me console dans la persistance de cette température qui s'obstine à être sénégaliennne, même en face du Mont-Blanc, c'est qu'elle ne permet plus de parler d'une « vague » de chaleur.

Finie la vague, pour cette année. Ça dure trop, pour une vague. On s'est remis à dire tout bonnement, à la française : « Il fait chaud ». Et ce n'est pas trop tôt.

Il règne, depuis quelque temps, une espèce de préciosité dans les termes qui est insupportable.

Il n'y a plus de tremblement de terre : rien que des secousses sismiques.

On n'ose plus parler de charrettes : il n'est question que de véhicules.

Les troupeaux n'existent plus : c'est le cheptel. Des bœufs, des vaches ? Oh ! l'horreur ! Dites : des bovidés.

Nous n'avons plus ni perruquiers, ni barbiers, mais des salons de coiffure, lesquels sont même en train de disparaître devant la lavatory. J'ai vu à Tarascon le « Lavatory Jeanne d'Arc ». Qu'est-ce qu'on lui fera encore à Jeanne d'Arc ?

Il n'y a plus de nègres, mais que des hommes de couleur.

Cela est très curieux, mais ce n'est pas drôle. J'aime mieux l'argot, ma mie, j'aime mieux l'argot.

Royal Biograph. — Pour son nouveau programme, la Direction s'est assurée un des plus grands succès de la cinématographie américaine : « L'Homme fait sur mesure », splendide comédie humoristique en 4 actes, qui place définitivement au premier rang des artistes cinématographiques le sympathique jeune premier américain Charles Ray. Au même programme : « Les dernières aventures de Kid Roberts », grand film d'aventures dramatiques et sportives en 3 actes avec l'élegant et sportif artiste Réginal Denny. A eux seuls ces deux films composent un programme absolument de tout premier ordre. A chaque représentation : le Ciné-Journal suisse, le Pathé-Revue et le Gaumont-Journal, films toujours très appréciés. — La Direction du Royal avise encore le public que son programme de cette semaine peut être vu par grands et petits. — Tous les jours, matinée à 3 h. et soirée à 8 h. 30. Dimanche 25, matinée à 2 h. 30 et à 4 h. 30.

L'Almanach Balthasar. — Trésor de Gaité pour 1924. Editions Spès, Lausanne.

Si l'on doit acheter l'Almanach Balthasar, ce n'est pas seulement parce que le masque terrifiant qui en orne la couverture a été dessiné par le grand Böcklin lui-même. C'est aussi parce qu'en le lisant, on oubliera les malheurs du temps présent. Le lecteur y trouvera de nombreux morceaux composés par des humoristes connus, de joyeuses anecdotes, et, entre autres choses une « histoire de brigands » que des centaines d'enfants sauront bientôt par cœur. Et il y a de la gaité jusque dans les annonces publiées par l'Almanach Balthasar. Ajoutons que celui-ci a été illustré par le charmant dessinateur Varé qui s'appelait jadis Hayward. Enfin, après l'avoir lu, on connaîtra le Secret du Temps (dont les Japonais étaient dépositaires depuis huit cents ans).

N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise

Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint aux meilleures conditions tous les vêtements défranchis.

Pour la rédaction : J. MONNET.
J. BRON édité

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron